

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 125 (2022)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

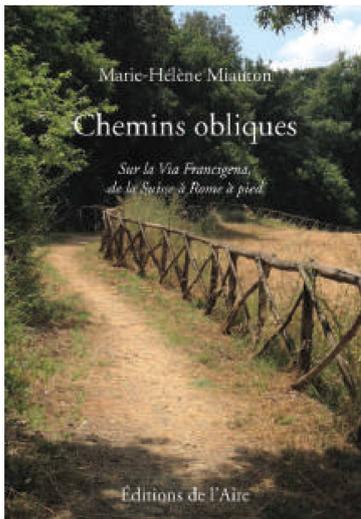
Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chronique littéraire

Chemins obliques

MARIE-HÉLÈNE MIAUTON



Ce livre a été inspiré à l'auteure par son pèlerinage *Sur la Via Francigena, de la Suisse à Rome à pied*. Le voyage s'est fait en plusieurs étapes séparées chacune par quelques mois. Dans un avant-propos, Marie-Hélène Miauton explique le sens du titre *Chemins obliques*. La *Via Francigena*, en français «la voie qui vient de France», part du sud de l'Angleterre, de Canterbury, pour rejoindre Rome en suivant une trajectoire N.O.-S.E., donc oblique. D'autre part, l'écrivaine, dans sa démarche intellectuelle, a choisi les chemins de traverse, ceux de la fantaisie de préférence à la sèche rationalité, on retrouve ainsi l'oblique. Le livre est composé de soixante-quatre textes très courts, une page et demie en moyenne. Chacun traite un thème particulier. Tous sont indépendants et le lecteur n'est donc pas tenu à une lecture suivie. Tels quels, ils sont exactement à la mesure du pèlerin. Celui-ci est d'ailleurs aidé en cela par la marche, activité mécanique, donc propice au vagabondage et à la réflexion.

Chez Marie-Hélène Miauton, les choses les plus sérieuses sont traitées avec gravité, certes, mais la légèreté de l'écriture est toujours de règle, c'est là le prix de la littérature. On s'en convaincra à la lecture des *Trois Temps de la vie*. Savourons cette entrée en matière: « Au début, partis de la maison à la belle saison, nous avançons en terrain familier. Dans la plaine verdoyante de la petite enfance, les sentiers sont connus,

sans danger, rassurants, qui favorisent nos premiers pas hésitants. Tout semble si aisé que l'on peut musarder, rire aux éclats et se réjouir de tout. La vie est belle ! » On ne peut s'empêcher de penser à Baudelaire : « Mais le vert paradis des amours enfantines, / Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets, / Les violons vibrant derrière les collines, / Avec les brocs de vin le soir dans les bosquets, /— Mais le vert paradis des amours enfantines, »... Ici et là, même innocence, même émerveillement avec, chez Baudelaire, contrairement à Marie-Hélène Miauton, l'impuissance du désespoir. Mais ce temps de la vie est bref, comme le relevait Valéry Giscard d'Estaing dans une interview accordée à Frédéric Mitterrand. Viennent ensuite les années où il faut affronter les défis de l'existence. Tous ne sont pas également armés pour cela. Pour réussir, il faut en effet à la fois l'intelligence, la volonté, le caractère. Dans le meilleur des cas, les autres tireront peut-être aussi leur épingle du jeu, si, à côté d'une activité peu valorisante, mais nécessaire, ils trouvent dans la culture, la musique, l'approfondissement de leur spiritualité le moyen d'embellir leur existence. Le troisième temps, celui de la retraite, « La saison de l'usage, et non plus des labeurs », selon l'admirable formule du poète Agrippa d'Aubigné. Celui-ci, dans le même poème, dit aussi : « L'espérance n'est plus bien souvent tromperesse ». C'est le moment de rentrer en soi-même, de gommer les aspérités, de tendre à une vision globale et apaisée des choses, bref de cultiver la sagesse et de ne pas oublier que le chemin parcouru est unique et qu'il ne permet jamais de retour. L'auteure d'ailleurs conclut : « À l'image de cette Via Francigena sur laquelle nous ne remarquerons plus. »

Comment un phénomène aussi banal et inconfortable que la presbytie peut s'avérer, à y regarder d'un peu près, bénéfique dans la mesure où il exige de regarder au loin, d'embrasser de grands ensembles sans plus se soucier du détail. Mais il est un autre aspect, bien plus subtil, que Marie-Hélène Miauton relève avec finesse, et qu'il vaut la peine de citer en totalité : « La mansuétude du Créateur est infinie, qui a permis que la vue rapprochée des hommes diminue en même temps que leurs compagnes prenaient de l'âge. Considérant ce que la méticuleuse précision, la rigoureuse netteté du regard peut avoir de cruel, il a voulu, par la grâce d'une presbytie programmée, que les rides, affaissements, imperfections qui surviennent avec le temps, échappent à l'attention. Dans un flou bienveillant, seules demeurent la familiarité des traits et leur harmonie d'ensemble, dans le souvenir intact de l'être aimé lors de sa belle jeunesse. Les yeux de l'amour, en somme... »

Dans un petit chapitre dont le titre est « Tous mortels », à peine deux pages, l'auteure se livre à une profonde méditation sur la vie et la mort. Les cimetières italiens pleins de vie l'enchantent (peut-être une image de la communion des saints?). On lit : « On ne s'y embarrasse pas de chuchotements ni d'airs compassés : la visite aux morts est un acte social, bruyant et parfois joyeux. » Retenons ces deux adjectifs : « bruyant » et « joyeux ». Les prestigieuses mausolées et les humbles tombes s'y rencontrent, ils sont le prolongement dans la mort des différences entre les individus vivants. Cela signifie-t-il que ceux qui occupent les mausolées sont grands ? Cela n'est pas sûr si l'on en croit Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* qui dit : « Aux petits hommes des mausolées, aux grands hommes une pierre et un nom. » Aux yeux de Chateaubriand, les petits hommes sont moins ceux qui comptent pour peu dans la société que ceux qui sont auréolés d'une gloire factice. Quant aux grands hommes, ils le sont moralement par de hautes vertus.

L'humanité change-t-elle ? L'homme apprend-il de ses expériences, de ses erreurs ? L'histoire nous montre qu'il n'en est rien. Après une période de souffrance, de tribulation, tout le monde est d'accord pour dire qu'on a compris et que jamais ne reviendront les mêmes comportements. C'est oublier que les sociétés ont la mémoire courte, déjà parce que les générations se renouvellent. Ceux qui viennent trente ans, cinquante ans après, que savent-ils ? Ils sont jeunes, ont de l'énergie, tout leur paraît donc possible. Bref, l'histoire est un perpétuel recommencement.

Marie-Hélène Miauton, elle, a une approche originale de la question. Elle part de l'histoire de la poésie. En partant pour Rome, elle n'a emporté dans ses bagages, écrit-elle, qu'un seul livre, l'*Anthologie de la poésie française* de Georges Pompidou. Il suffit de parcourir ce livre pour comprendre qu'à travers les siècles, les poètes n'ont eu que trois ou quatre sources d'inspiration : la nature, l'amour, la mort, le temps qui fuit inexorablement. Certes, Éluard ou Aragon ne s'expriment pas comme Leconte de Lisle ou Baudelaire, pas plus que Lamartine ni Nerval ne ressemblent à Malherbe, à Corneille ou à Ronsard, pour ne rien dire de la luxuriante poésie du Moyen Âge. Pourtant, malgré les différences, tous s'abreuvent aux mêmes sources.

« Le poète se souvient de l'avenir », curieuse formule à vrai dire. L'auteure met ici l'accent sur la fonction de voyant du poète. Elle se souvient de Rimbaud, l'adolescent génial, et de sa *Saison en enfer*. Du même auteur, on se souvient aussi de certaines strophes du *Bateau ivre*. Ainsi, « ... je sais le soir, / L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes, / Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir ! » Une voix fulgurante.

Peut-être n'était-il pas possible qu'elle se tienne très longtemps à une telle hauteur, aussi s'est-elle très tôt éteinte. Dans un poème des *Contemplations*, Hugo, lui, revendique explicitement pour le poète la fonction de guide. Se référant à un sonnet de Mallarmé, Marie-Hélène Miauton rappelle aussi avec pertinence que la mission du poète est de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu ».

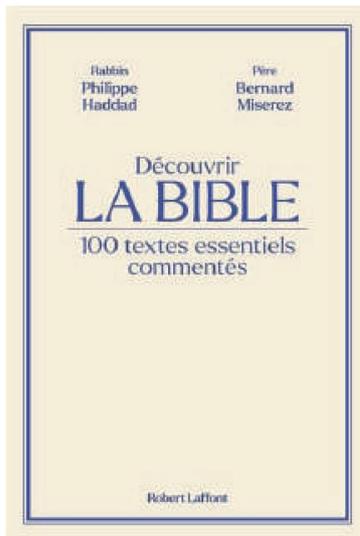
Tous les textes de ce livre ont en commun l'intelligence, la sensibilité, le classicisme — synonyme d'équilibre —, la distinction. (Philippe Wicht)

Éditions de l'Aire 2022 (145 pages).

Marie-Hélène Miauton est notamment l'auteure de 40 Ans, 40 Talents, livre écrit à l'occasion du quarantième anniversaire de l'entrée en souveraineté de la République et Canton du Jura. Elle eut une carrière de cheffe d'entreprise. Chroniqueuse régulière au journal le Temps, elle a aussi publié un recueil de ses chroniques, plusieurs essais consacrés à des sujets suisses, ainsi que des monographies consacrées à des peintres, Auguste Veillon et Sylvère Rebetz.

Découvrir la Bible

PHILIPPE HADDAD, BERNARD MISEREZ



Il y a tout d'abord le titre: *Découvrir la Bible*. Cela signifie la comprendre dans tous ses aspects, géographique, historique, mais aussi culturel et spirituel. Le livre qui nous est offert aujourd'hui est le fruit d'une commande. En effet, c'est l'éditeur qui en a pris l'initiative, qui s'est adressé aux deux auteurs et leur a proposé un programme précis. Le choix de ces derniers n'est pas anodin, un juif et un catholique romain, pas seulement des intellectuels, mais deux hommes de foi. Ils partagent la même conviction, celle de l'influence constante de Dieu dans la vie des

hommes et des sociétés. Philippe Haddad, rabbin, présente l'Ancien Testament, c'est-à-dire la Bible hébraïque. Bernard Miserez, prêtre de l'Église romaine, commente le Nouveau Testament. L'Ancien Testament dévoile la lente émergence du Dieu unique, de sa relation avec un tout petit peuple, le peuple des Hébreux, confronté à de puissants voisins. Cette relation se développa et s'approfondit sur plusieurs siècles. Elle connut des phases de grande ferveur, mais aussi de révolte, de rejet, d'indifférence, comme il est coutume d'en observer dans toutes les sociétés humaines. Elle n'eut donc rien d'un long fleuve tranquille. Le Nouveau Testament, lui, est centré sur la personne de Jésus. Celui-ci est à l'origine de la rupture entre le judaïsme et ce qui est devenu le christianisme. À partir de l'apparition de ce dernier dans l'histoire, la rupture est consommée du fait du refus des tenants de l'orthodoxie juive de reconnaître la messianité du Christ. Les relations ont été longtemps conflictuelles entre judaïsme et christianisme. Elles sont maintenant apaisées, faites de respect mutuel. Ainsi, le rabbin Haddad ne manque pas de souligner que les Évangiles sont bien dans le prolongement de la Bible hébraïque. Quant à l'abbé Bernard Miserez, il écrit: «Cet Ancien Testament, c'est la Bible que Jésus a connue, avec laquelle il a écouté et prié la Parole de Dieu.»

On ne peut être plus net. Cependant, il ajoute, pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté: « Le Nouveau Testament, comme son nom l'indique, désigne la Nouvelle Alliance révélée et accomplie par Jésus de Nazareth. Reconnu comme Fils de Dieu, Jésus, Christ (c'est-à-dire oint, choisi et consacré par Dieu), réalise la promesse des origines, chantée par les patriarches et les prophètes. » Ajoutons que l'Ancienne Alliance, la *bérit*, est celle à laquelle se réfère toujours le judaïsme.

Le voyage en Israël que fit en mars de l'an 2000 le pape Jean-Paul II illustre la profondeur du lien existant entre christianisme et judaïsme. Dans l'esprit du premier, le second est bien le précurseur. L'avion papal atterrit à Amman, capitale de la Jordanie. De là, le pape fut conduit en voiture au mont Nébo, lieu où, selon la Bible, mourut Moïse. La télévision permit de montrer cet homme seul, vêtu de blanc, contemplant du haut de cette montagne, comme son prédécesseur Moïse l'aurait fait trente-trois siècles auparavant, la Terre promise, celle où coule le lait et le miel. Cette scène, dans sa simplicité et son dépouillement, eut un caractère grandiose.

On avait demandé un jour à Paul Claudel de parler de la Bible. Il avait commencé en disant que la Bible est un poème, pas un livre de poèmes. Dans son esprit, en effet, elle est à prendre comme un tout, non comme une addition de textes disparates. Malgré la diversité des genres, des styles, on passe en effet du récit aux prophéties, de la poésie lyrique à l'épopée, la Bible constitue un ensemble dont toutes les parties sont interdépendantes.

Commentant la mort de Moïse, Philippe Haddad cite (Psaume 92,15-16): « Il quittera ce monde avec toute sa vigueur, la jeunesse que donne la sagesse de la Torah. » Il en avait donné quelques lignes auparavant une image plus douloureuse en citant les vers d'Alfred de Vigny s'adressant à Dieu:

*Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous l'avez voulu.*

En fait, Moïse était vieux, cent vingt ans, nous dit la Bible. Il était épuisé, avait combattu sans relâche, commandé pendant quarante ans

dans le désert, souffert de la solitude, lot des êtres supérieurs. De la vigueur de la jeunesse ou de la solitude, que faut-il retenir ? Peut-être sont-elles indissociables ? D'autre part, selon la décision de Dieu, il fut interdit à Moïse de fouler le sol de la terre de Canaan sans que le texte de la Bible explique cette interdiction. Peut-être faut-il voir dans ce fait que toute grande entreprise humaine n'est jamais achevée. Elle se poursuit inlassablement et suppose donc le passage d'une génération à la suivante. La méditation du rabbin se termine sur la passation de pouvoir de Moïse à Josué. Cette scène est aussi évoquée par Vigny à la fin de son poème :

*Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
— Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avavançait pensif et pâissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.*

Pas de vacance du pouvoir, c'est essentiel pour la stabilité du groupe. Sous la monarchie française, à la mort du roi, la formule était celle-ci : « Le roi est mort, vive le roi ». Les sujets, pleins d'espoir, étaient alors rassurés.

Les textes de la Bible sont d'une richesse telle que l'on n'a jamais fini d'en découvrir de nouveaux aspects. Ainsi de l'épisode très connu de la résurrection de Lazare. Le commentaire qu'en apporte Bernard Miserez nous interpelle. Il évoque la mort physique de Lazare, la tristesse de ses sœurs, en même temps que leur incompréhension devant cette réalité inadmissible. Elle est surtout perceptible chez Marthe, la femme pratique. Marie, au contraire, semble plus soumise, peut-être plus fataliste. La leçon que le texte inspire au commentateur, c'est que la pierre qui ferme le tombeau est l'image de celle qui se forme au cœur de l'homme et qui l'empêche de croire. La fin du récit est le triomphe de la vie. On lit : « Après cela, Il (Jésus) cria d'une voix forte : Lazare, lève-toi. » Ce dernier obtempère, Jésus ajoute : « Déliez-le et laissez-le aller. » On reste songeur devant cette dernière phrase. Qu'est-il devenu, Lazare ? Il s'enfonce dans son mystère, pas de parole échangée, ni avec Jésus ni avec aucune des autres personnes présentes.

Pour terminer, arrêtons-nous quelques instants à l'hymne à la charité. Cette dernière est la plus modeste des trois vertus théologiques, mais elle

est la plus essentielle. Tout sur Terre est destiné à évoluer, à changer, seule la charité demeure, est immuable. (Philippe Wicht)

Robert Lafont, 2021 (255 pages).

Philippe Haddad est le premier rabbin de l'Union libérale israélite de France (ULIF). Il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages et, très investi dans le dialogue interreligieux, a reçu le prix de l'Amitié judéo-chrétienne de France 2020.

Bernard Miserez est prêtre catholique du diocèse de Bâle depuis 1981. Il fut prêtre en paroisse et enseignant. Il est aujourd'hui recteur du sanctuaire dédié à Notre-Dame du Vorbourg, à Delémont.

Les Fantômes du presbytère

DANIEL SANGSUE



Daniel Sangsue, qui nous a déjà initiés à la pneumatologie — l'étude des fantômes — tant dans ses essais universitaires sur les fantômes, esprits, morts-vivants et autres vampires que dans son *Journal d'un amateur de fantôme*, propose ici une fantaisie contemporaine qui paraît autofictionnelle, puisque le narrateur est un professeur à la retraite qui acquiert un presbytère dans l'Aveyron, région habituelle de villégiature de Daniel Sangsue. Ce lieu quelque peu étonnant deviendra donc sa résidence estivale; et ce n'est pas la présence d'une église désaffectée accolée au bâtiment ou d'un cimetière de campagne qui jouxte le jardin qui va effrayer le narrateur, toujours sensible au « génie » du lieu: « À écouter mes voisins, je me rendais compte à quel point le surnaturel imprégnait la culture de ce pays, un surnaturel mêlant religion et superstitions, confondant la magie et les sacrements, les fées et les âmes errantes, la sorcière et le prêtre. »

Vu ses penchants pneumatologiques, il n'est pas surprenant que le narrateur soit particulièrement à l'aise dans les cimetières où il aime se promener, notamment à Paris. Ces endroits calmes, reposants, ombragés sont pour lui d'une singulière beauté. Il admet d'ailleurs volontiers que ce goût est peu commun: « Bref, j'étais ce qui s'appelle un *taphophile*. C'est un goût minoritaire, car ce qui domine aujourd'hui est plutôt la *taphophobie*: la plupart des gens en effet détestent les cimetières et ne veulent plus y entrer, ni comme visiteurs, ni comme inhumés. Tout le monde veut maintenant se faire incinérer et qu'on répande ses cendres dans la forêt, dans la mer, ou Dieu sait où. Les rites mortuaires traditionnels sont considérés comme obsolètes, l'inhumation est jugée trop compliquée et onéreuse pour les familles, en plus d'être polluante. Il est

évident que ce rejet de la tombe participe d'une volonté plus générale d'occultation de la mort.» Il s'agit sans doute d'une manière de lutter contre l'ensauvagement de la mort, selon les termes de Philippe Ariès, et contre la disparition de faits culturels et cultuels liés à la mort dans notre société. *Les Fantômes du presbytère* sont en ce sens une tentative littéraire de réapprivoisement de la mort.

Évidemment, c'est dans cette atmosphère si particulière et propice aux apparitions que le pneumatologue est confronté assez rapidement à un esprit frappeur. Toujours parfaitement serein, le narrateur prend le parti de faire connaissance avec ce fantôme acousmatique afin de peut-être pouvoir le délivrer de son état en découvrant « la raison de sa revenance ». Comme le rappelle Salman Rushdie : « Now, I know what a ghost is. Unfinished business. » Le fantôme, celui de l'abbé Bournet, ancien pensionnaire du presbytère, lui indique où se trouve son « journal d'un curé de campagne », référence à Bernanos, que l'on va découvrir en même temps que le narrateur en fait la lecture. Cette mise en scène d'un manuscrit trouvé est un lieu commun de la littérature fantastique et, en même temps, fonctionne comme un clin d'œil. En effet, tout le travail de Daniel Sangsue se situe dans le rapport aux livres, à la bibliothèque. Il construit toujours un univers éminemment littéraire, avec des récits au second degré en forme de « palimpsestes » où se croisent les citations et les allusions aux textes qui l'habitent lorsqu'il écrit. Flaubert n'est pas loin quand le curé écrit dans son journal : « Ce fut comme une apparition. Je n'avais jamais vu cette paroissienne que ses vêtements et sa beauté détachaient singulièrement de la masse informe de l'assemblée. » Il y a dans les écrits du curé de la sensualité et une volonté de faire connaître la littérature à la jeune fille qu'il côtoie et qui, petit à petit, s'immisce dans sa vie. Les textes de l'abbé Bournet, comme les commentaires du narrateur qui ne manquent pas d'humour et de distance critique — autre marque de fabrique de Daniel Sangsue —, sont une invitation à la lecture, à la littérature.

Nous pouvons donc reprendre à notre compte sans trop de difficultés la profession de foi de l'abbé Bournet relative à la littérature : « J'ai toujours considéré que cette dernière peut nous aider à vivre, et à survivre si besoin est. Je suis même convaincu que, pour les gens qui ont perdu la foi, la littérature peut remplacer avantageusement la religion. D'ailleurs, on utilise le terme de canon pour désigner les grandes œuvres littéraires

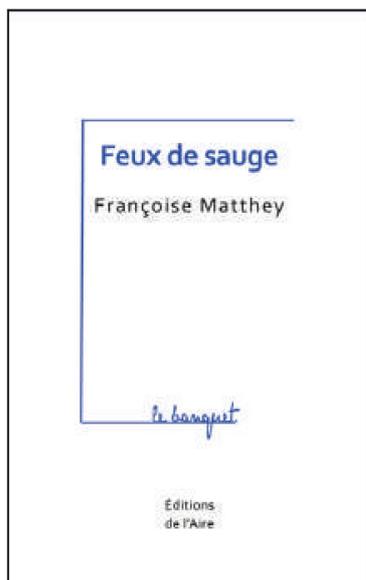
de notre culture : c'est dire si ces œuvres peuvent jouer le rôle d'*Écritures saintes*. » (Valery Rion)

La Baconnière, Chêne-Bourg, 2022 (144 pages).

Spécialiste de Stendhal, des fantômes littéraires et de la parodie entre autres, professeur émérite de littérature à l'université de Neuchâtel, Daniel Sangsue est né en 1955 à Porrentruy. Il est l'auteur du Journal d'un amateur de fantômes (2018) et du roman À la recherche de Karl Kleber (2020). Sous le pseudonyme de Ernest Mignatte, il est l'auteur de plusieurs romans: le Copiste de Monsieur Beyle (1998), Ma tante d'Amérique (2001), Papiers de famille (2005) et le Copiste aux eaux (2012).

Feux de sauge

FRANÇOISE MATTHEY



Récit. Mais récit poétique. Avec Françoise Matthey, la poésie n'est de toute façon jamais loin, même lorsqu'elle s'essaie à la prose. Alors que le monde entier est confiné et que la vie ralentit, la narratrice, par l'intermédiaire de parfums, d'odeurs, de bruits, de visions de paysages se replonge dans son enfance: «Une invitation à refaire le trajet tant de fois accompli du Moulin — au nord de l'Alsace où [elle est] née — à la Suisse.» Le confinement est un temps propice à l'introspection et ainsi à l'émergence, ou plutôt au surgissement, des souvenirs d'enfance. On virevolte au fil des pages entre « cris des voi-

sins » en 2020 et les dimanches de l'enfance en Alsace.

La poésie traduit un rapport corporel au monde. Cette relation n'est pas rationalisée, intellectualisée. Les souvenirs sont évoqués par petites touches en s'attachant aux odeurs et aux sons comme dans le cas du bureau du père: « Dans cet espace familial et pourtant mystérieux, je m'enivrais d'un mélange particulier d'odeurs: tabac blond, crayons, livres, revues. Un bureau, la table à dessin, le papier-calque, la lampe articulée, le linoléum, le chant mélancolique des tourterelles sur le toit, donnaient à cette pièce une atmosphère propice à la rêverie et à l'imagination. »

La poésie surgit de l'émerveillement face à la beauté de la nature. Il suffit de l'écouter et de la contempler pour traduire et exprimer en mots son esthétique si fugace, si éphémère, mais si saisissante: « Mais il n'y avait pas que la vigne! Partant de la route menant aux Diablerets, il nous arrivait d'emprunter à flanc de coteau un sentier qui serpentait entre ormeaux et bouleaux avant de déboucher sur une prairie dont l'abondance de fleurs: campanules, marguerites, ancolies, vulnéraires, esparcettes, scabieuses, œillets, renouées, sauges des prés et tant d'autres,

nous dévoilait un paradis à portée des yeux et des oreilles, un manuel de conversation avec l'éphémère, un concert de stridulations, le chant lointain du coucou et le bourdonnement ensoleillé des abeilles dans les clartés rougeoyantes du soir. En ce lieu à l'écart, le monde était aussi prodigieux que celui de la vigne et s'ouvrait à moi avec en plus, les arcanes du miel, leur aura poétique.» La nature possède son propre rythme, sa propre musique que l'on peut entendre au fil des énumérations de Françoise Matthey, au fil des métaphores musicales qui irradiant sa prose poétique.

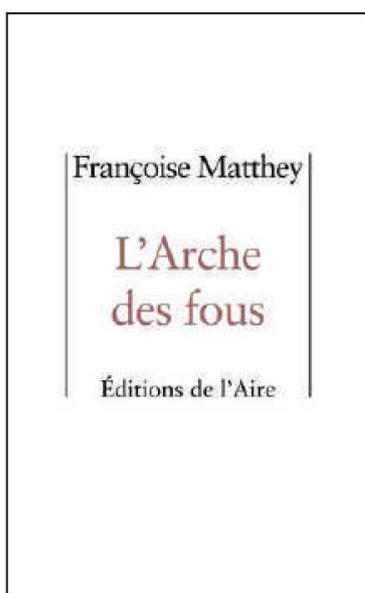
Tout se passe comme si la nature permettait d'atténuer l'ampleur du vertige que l'on peut ressentir face aux vestiges des tragédies des hommes. C'est d'autant plus vrai sur une terre qui a connu les conflits franco-allemands: «L'extermination des Juifs au Struthof, les dénonciations, les vrais et les faux Malgré-Nous, les résistants, thèmes souterrains et à jamais présents, en dépit des volontés d'oubli, dans toutes les familles alsaciennes d'alors.» Il y a dans ce livre une volonté de lutter contre l'oubli en évoquant des pages sombres de l'histoire, des pages qui lèvent le voile sur des non-dits familiaux, mais tout cela est transcendé par une langue flamboyante, lumineuse qui amène toujours à l'optimisme et à l'émerveillement. (Valéry Rion)

Éditions de l'Aire, Vevey, 2021 (168 pages).

Née à Strasbourg, Françoise Matthey vit aux Reussilles au milieu des pâturages et des sapins. Passionnée par le monde des livres, elle a pratiqué son métier de médiathécaire à l'Office fédéral du sport pendant de nombreuses années avant de diriger la bibliothèque régionale de Tavannes. Elle a reçu le prix Schiller (2001) et le prix d'encouragement de la Commission de littérature de langue française du canton de Berne (1995). Depuis 2011, elle se consacre entièrement à l'écriture (poesieenmouvement.ch et diju.ch).

L'Arche des fous

FRANÇOISE MATTHEY



« Ne sont-ils pas fous ceux qui clament /
qu'un sablier de plus en plus fiévreux écoule /
le temps de la terre et de l'Homme / fous à
tenter d'effectuer / par-delà brumes et écueils
/ un recadrage horaire ? »

N'est-ce pas au contraire sagesse brûlante
que de lutter pour préserver une « nature
prodigue », de renier « l'évangile des profits »,
d'accueillir ceux qui fuient « le dos tourné aux
régimes codifiés », de réparer le « vivre en
lambeaux » là où on le peut, de résister au
mirage de « l'homme augmenté » ? Le recueil
de poèmes de Françoise Matthey s'inspire —
au niveau thématique — de *la Nef des fous* de

Sébastien Brant. Écrite à la fin du xv^e siècle, cette œuvre au grand retentissement détourne l'image de l'arche salvatrice construite par Noé sur l'ordre de Dieu pour donner à voir « sur le mode satirique, en moraliste [...] l'humanité en perdition, dont l'embarcation se dirige inexorablement vers le naufrage¹ ». Le ton est pessimiste : victimes de leurs travers, traversant une période de mutations profondes, les hommes ne sont guère susceptibles de s'amender... La poétesse, elle, décrit avec bienveillance les errements de ses frères humains, dont les boussoles s'affolent et les certitudes vont à vau-l'eau en ce début de XXI^e siècle. Elle recense à sa façon les injustices et les drames, redit les menaces qui pèsent sur la planète violée et pillée, sur ceux qui y vivent et participent au saccage — d'aucuns avec un cynisme hallucinant. Mais sans jamais perdre l'espoir d'une « aurore rêvée / ample / vibrante / dérobée au désastre », de « genèses insoupçonnées » et de « lendemains par tous habitables », forgés dans le creuset de l'utopie raisonnable, dans une « foi éviscérée des dieux » et dans l'irréductible élan de fraternité qui sommeille en chaque mortel.

L'arche des fous, de nos jours, vogue dans un univers rationnel, aseptisé, où « la plénitude [est] générée par de froids logiciels », un monde régi par l'économie, optimisant les bénéfices, élargi mais fragmenté, prisonnier consentant de la toile, érigeant « l'art du virtuel » en nouveau paradigme culturel. Comment rester sourd au chant des sirènes de la technologie, garantes du confort, du moindre effort, du bonheur sur (télé)commande et — peut-être un jour — de l'immortalité... L'homme moderne est mis au défi de naviguer entre les propositions ambiguës et contradictoires dont il est submergé ! De quoi sombrer corps et biens dans l'aliénation ! Alors ? Suivre le vent, de plein ou de mauvais gré ? Rester sur le pont, sceptique, inquiet ou résigné ? Contempler les étoiles ? Pleurer sur le passé ? Miser sur l'avenir ? Ramer à contre-courant ? Se jeter à l'eau ? Autant de visages de la folie, seule sagesse qui semble possible...

Parfois, un même sentiment d'urgence rassemble : « venus de mille adversités / de mille et une langues / de mille et une croyances / ils hurlent les fous / devant la destruction du monde ». S'organisent conférences internationales et marches pour le climat, se déchaînent les lanceurs d'alerte, fleurissent les initiatives écoresponsables. La vague verte sera-t-elle assez forte pour balayer l'avidité de ceux qui « marchandent le vivant » ?

D'autant que guerres, famines, exodes, fanatismes et autres fléaux restent des écueils éternels sous le vernis de la civilisation... Aurions-nous atteint un point de non-retour ?

Pourtant, il arrive que « flux et reflux des pouvoirs / cèdent à la nostalgie de la paix / cherchent une voie ». Pourtant, il existe encore des fous « reliants » qui, « objectant à chaque grain / l'entêtement du lien / se vouent aux réprouvés / insufflent sens et estime / à la vie qui s'entête / au tréfonds de l'errance / révèlent noblesse / dignité des visages ». De l'Ukraine à la Syrie, sur les côtes de la Méditerranée, ces insensés-là ont fort à faire...

Une forme de salut semble résider dans la folie qui dérange — à l'instar de celle du bouffon du roi —, secoue les consciences, revendique le doute, et par là même la tolérance ; qui appelle à la solidarité et à l'unité au-delà des différences, alors que « l'enduit social se fend / Division / Exclusion ».

Toujours subsisteront des êtres qui « attisent / — sentinelles agissantes — / dans les brèches / les déroutes / des pulsions / ardentes /

inconnues / frémissantes de vie»; et d'autres qui, refusant de baisser les bras «à la proue du présent / scrutent un gué enivré de faisable». Heureux également les illuminés qui «parfois / dans la lumière rasante / d'une fin de jour quelconque / éprouvent / jaillie d'on ne sait où / une soudaine joie / clandestine / inconnue».

Dans le chaos du monde, qui n'aspire pas à la simplicité, à la sobriété heureuse? Ainsi, «on peut aussi s'émouvoir / de quelques énergumènes adonnés / à de communes besognes / l'épluchage des légumes / la cueillette des simples [...] / humbles gestes / oh combien / qui donnent à la pensée / de penser / de mûrir / de se réinventer».

Cultivons l'espérance lucide, car «qui sait ce qui se fera de ce qui se sait»? Les conteurs d'histoires, les alchimistes du Verbe, les artistes de tous vents pourraient souffler l'inspiration... N'ont-ils pas vocation à tenir le gouvernail sur le bateau ivre, eux qui — selon Platon ou Marsile Ficin... — sont possédés d'une fureur, d'un délire créatif, d'une flamme divine²... capable d'empêcher le naufrage?

Écoutons donc «ceux qui redressent les tombeaux des poètes / empruntant aux songes et aux légendes / d'anciens chemins de mots pour l'enfance recluse / en son sommeil de neige»; écoutons ces fous voués «à regonfler l'édredon des étoiles / à rester éveillés / dans l'haleine des dragons / des fontaines / et des contes de fées».

Même si l'état des lieux est amer, douloureux, implacable, il faut y croire: il existe, «le soir venu / des mots d'amour échappés / du mutisme de Dieu / des chemins de pivoinés et d'abeilles / des chambres de naissance / au parfum de lilas». Prenons-en le pari: l'arche des fous ne perdra pas le cap, quelles que soient les déferlantes; elle saura essuyer les tempêtes, bien arrimée à cette «clairvoyance du cœur / donnant à la grâce / de pouvoir advenir».

La voix de Françoise Matthey, authentique, personnelle, originale, ne cesse de nous charmer au fil des recueils! Loin des effets de manches, toujours dans l'exigence du mot qui sonne juste, dans la respiration harmonieuse du vers, elle s'obstine à tisonner la pâte humaine, projetant des étincelles alentour. La «fureur poétique», selon Ronsard, se transmettait des Muses au poète, puis du poète au lecteur...

(Christiane Lièvre Schmid)

Éditions de l'Aire, Vevey, 2021 (88 pages).

Françoise Matthey est née à Strasbourg et vit actuellement aux Reussilles. Après avoir exercé la profession d'éducatrice spécialisée, de bibliothécaire, puis de médiathécaire à l'Office fédéral du sport de Macolin, elle est actuellement directrice de la bibliothèque régionale de Tavannes.

L'auteure s'est vu décerner plusieurs récompenses, telles que le prix d'encouragement de la Commission de littérature de langue française du canton de Berne (1995), le prix Schiller (2001) et, dernièrement, le prix Régis de Courten pour le recueil Feux de sauge (2021).

NOTES

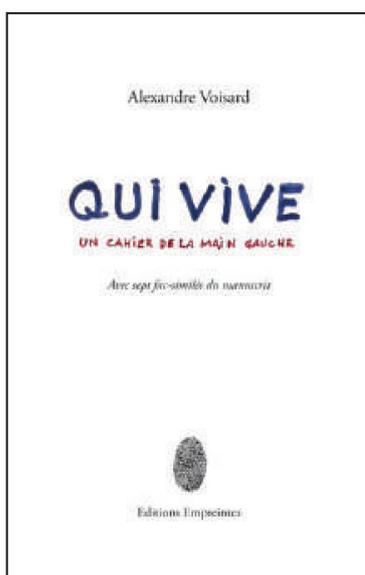
¹ Éléments tirés de la préface sensible et érudite de Stéphane Pétermann, intitulée *Éloge des fous*.

² « Le poète comme le rhapsode — l'homme qui récite les poèmes en s'accompagnant d'une lyre ou d'une cithare — est « en dehors de soi », enthéos — enthousiaste, c'est-à-dire « habité par le dieu ». Fabrice Midal, *Pourquoi la poésie ?*, Pocket, « Agora », 2010.

Qui vive

Un cahier de la main gauche

ALEXANDRE VOISARD



Voici un livre tendrement atypique dans le parcours littéraire d'Alexandre Voisard! En effet, il est le résultat d'une expérience poétique menée sous une double contrainte: d'une part, celle du confinement lié à la pandémie de Covid-19 et d'autre part, celle résultant d'un accident qui le prive de l'utilisation de sa main d'écriture, d'où le sous-titre du recueil. Le poète jurassien présente son projet contraint dans une note liminaire: « Alors qu'un fléau inouï s'abat sur la planète et que les populations des cinq continents sont assignées à sévère confinement, voilà le poète reclus en sa solitude primitive. Et à un temps

de vie intérieure qui s'alourdit soudain d'un mauvais coup du sort, la fracture de l'avant-bras droit tuteur de la main d'écriture. Ainsi frappé d'une double pénitence, il lui faut vite apprendre à façonner, de sa main gauche, en urgence absolue, un semblant de calligraphie d'occasion griffonnée d'incertains bâtons. De la sorte élaboré jour après jour en brefs élans rageurs ou tendres, ironiques ou graves, ce cahier de graffitis, haïkus, aphorismes et poèmes est l'expression de contraintes superposées et assumées telles quelles, élémentaire exorcisme. »

Quand la rapidité, la brièveté et la concision deviennent une nécessité, quand la maladresse remplace l'assurance dans l'acte d'écrire, quand le chemin sur la page est plus difficile à trouver, on explore parfois de nouveaux territoires poétiques qui amènent à s'interroger sur les silences, les non-dits et même les ratures. Comme le rappelait le poète Jacques Roman, « tout poète est raturophile » (*le Dit du raturé — le Dit du lézardé*), parce que la rature est la mise en scène sur le papier de la recherche d'un chemin vers la poésie, chemin rempli de tâtonnements et

d'hésitations. C'est grâce à la rature que nous voyons l'œuvre littéraire se construire sous nos yeux: « La rature dit que ça tâtonne, que ça erre, que ça hésite, que ça cherche, que ça tombe, se relève, s'impatiente, dit qu'il y a du jeu et de la marge là où ça s'engage », pour citer à nouveau Jacques Roman (ouvr. cité). Coco lui-même parle du « risque » des mots: « si tu écris / prends ton temps / les mots prennent le temps / dans le demi-jour / du réel et du risque ».

Avec ce recueil de textes brefs que le poète lui-même qualifie de haïkus, Alexandre Voisard suggère une importance du rapport corporel — voire sensuel — au monde et en particulier à la création poétique: « une main fait / et défait l'écriture / une main fait l'amour / on prend patience / au bord des méprises ». Le poète revient obstinément sur cette main: « La main sur le cœur / le cœur sur la main / est-ce la même / est-ce un autre ? » L'évocation de ce membre aboutit à un questionnement sur soi, sur l'autre: « on vous mange dans la main / on vous met un sou dans la main / vous êtes un autre ». On part d'expressions figées, de lieux communs pour suggérer qu'une main novice en écriture peut à elle seule créer de la poésie différente de celle plus habituée de la main droite.

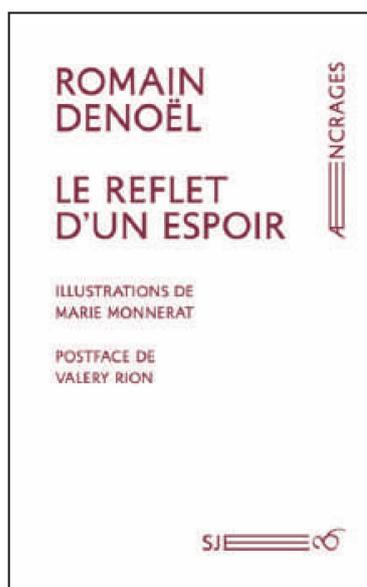
Ce réenchantement de la poésie de Voisard par la maladresse graphique côtoie des thèmes plus habituels dans son œuvre, notamment le dialogue de la nature avec elle-même, faisant du poète un passeur: « Au cyclamen épanoui / le terreau conte l'aventure / de la goutte d'eau. » La nature est toujours un livre de poésie ouvert: « Que répondre aux appels / des alizés entre les lignes / où l'hirondelle griffonna / son testament ? » On retrouve également une évocation tantôt rieuse tantôt mélancolique de l'enfance: « C'est vrai / je fus cet enfant-là / [...] langé frais / déposé sur l'osier / pour devenir un autre / avec des ongles des dents / une dégaine / une foulée ». Je est autre. Alexandre est un autre de la main gauche. (Valéry Rion)

Éditions Empreintes, Chavannes-près-Renens, 2021 (111 pages).

On ne présente plus Alexandre Voisard, habitué à cette chronique où il est invité presque chaque année.

Le Reflet d'un espoir

ROMAIN DENOËL



Il était une fois... un enfant, puis un adolescent, confronté à la maladie de sa mère — la sclérose en plaques. Romain Denoël a recours au conte plutôt qu'au récit autobiographique pour décrire une bouleversante expérience de vie — la sienne, celle de tous les proches d'un être gravement atteint dans sa santé. Étonnamment, la fiction a autant, sinon plus de force que le réel : *le Reflet d'un espoir* frappe par sa lucidité, sa sensibilité et la fantastique « énergie de l'amour » qui s'en dégage ! Le héros du récit, prénommé Abel, se lance dans une quête riche en aventures pour trouver le remède qui délivrera sa

mère de l'emprise d'une plante maléfique et terrifiante, un « serpent de verdure » qui l'étreint implacablement. Ce monstre végétal n'est pas sans rappeler le nénuphar qui prolifère dans les poumons de Chloé, l'héroïne de *l'Écume des jours*...

Les épreuves qu'Abel devra affronter en chemin sont multiples et diverses : errance dans les dédales embrumés d'une ville ; plongée dans la rugueuse soulographie des tavernes à marins ; âpre vie sur un navire tantôt battu par les vents, tantôt caressé par la lumière des étoiles ; ascension d'une montagne, belle à couper le souffle (littéralement !), mais qui apparaît vite comme une « inexpugnable forteresse gelée, immaculée » ; déambulations dans la bibliothèque d'une citadelle mirifique, temple du savoir aussi impressionnant que décevant... Ce voyage, de l'ordre du fabuleux ou du merveilleux, a une dimension initiatique. On y découvre une série d'épreuves formatrices, des paysages propices à l'introspection, des cauchemars et des rêves ouvrant sur les mystères de l'inconscient, ainsi qu'une galerie de personnages typiques, adjuvants ou opposants : une vieille chiromancienne, des mages-sorciers, un compagnon d'infor-

tune, des vieillards séniles, et surtout le capitaine, assimilé à une figure paternelle — mentor, confident, sauveur — qui s’efface une fois la quête accomplie.

Au fil du temps, Abel mûrit, s’affranchit de ses peurs, de ses doutes, des remords qui le taraudent : n’a-t-il pas abandonné sa mère en s’embarquant pour son périple, même si c’était pour la guérir ? Son corps se transforme et s’endurcit ; son âme acquiert de la robustesse et de la patine. C’est finalement dans un « livre blanc » que le héros déchiffre le sens de sa recherche... réminiscence, peut-être, du livre laissé aux Terriens par Micromégas, dans le conte éponyme de Voltaire.

Par ailleurs, il y a une dimension œdipienne dans le voyage en *mer* d’Abel, dans un univers exclusivement masculin, qui l’éloigne de sa *mère*. Tourmenté par des rêves obsédants, le jeune homme s’éveille à une autre forme d’amour que la tendresse filiale. Il voit en songe une silhouette angélique, tout en blondeur et en courbes attirantes. C’est la naissance d’une émotion inconnue et troublante, un désir de communion charnelle et spirituelle partagé : « Leurs chaleurs respectives se mêlèrent et formèrent un cocon d’air chaud, un cocon occupé par deux chrysalides et des cœurs empourprés. [...] La jeune beauté se déploie aux côtés de la figure maternelle, l’effaçant parfois, jusqu’à la prise de conscience de deux sources d’amour distinctes et complémentaires. »

Le joli bagage littéraire de Romain Denoël affleure souvent dans *le Reflet d’un espoir*. Vian, certes ; Baudelaire également, à travers l’albatros volant au-dessus du navire, personnification de la poésie consolatrice, et le bar à marins à l’enseigne de *La Belle Charogne*. Il y a une touche de Zola dans la peinture des marins exploités. Gautier et sa « Vénus méduséenne » hantent aussi le récit... À ce propos, on lira avec profit l’éclairante postface de Valéry Rion, qui propose un décryptage de certains symboles récurrents et explore la riche intertextualité du roman.

« Personne ne peut comprendre ce que la maladie creuse comme sillon dans le cœur d’un enfant. » Sans doute. Mais pas tout à fait : le lecteur ressort très ému de ce récit, mieux à même de saisir tous les enjeux de la maladie. Il ressent profondément ce qu’elle détruit — l’avenir, les illusions, l’espoir — et ce qu’elle permet de construire — la résilience, l’acceptation sereine de l’inéluctable et un lien indéfectible entre ceux qui se battent contre l’adversité. Avec à la clé une connaissance de soi et un *usage du monde* conquis de haute lutte.

Mêlant encre de Chine et encre acrylique, les illustrations de Marie Monnerat soulignent le propos avec délicatesse, justesse et talent. L'artiste a su entrer en résonance avec l'imaginaire luxuriant de l'auteur pour lui donner forme et vie.

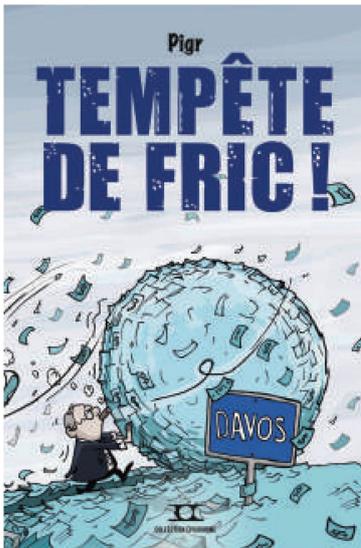
Le Reflet d'un espoir est un premier roman beau et touchant, porté par une plume prometteuse...(Christiane Lièvre Schmid) Société jurassienne d'émulation, collection « Æncrages », 2021 (144 pages).

Romain Denoël est né en 2000 et vit à Courtedoux. Le Reflet d'un espoir prend sa source dans son travail de maturité en création littéraire, récompensé par le prix de l'Amicale du lycée en 2019. Le jeune homme étudie la médecine à l'université de Fribourg et espère pouvoir poursuivre ses activités d'écriture en parallèle.

Née en 1986 à Delémont, mais ayant grandi dans la Baroche, Marie Monnerat est illustratrice indépendante. Depuis toujours, elle s'adonne au dessin en autodidacte, avec passion. Elle suit actuellement des études en architecture d'intérieur. Elle expose ses œuvres dans le Jura depuis 2013 — sa première exposition, au château de Miécourt, avait pour thème la chouette harfang.

Tempête de fric !

PIGR



Pigr s'est taillé une solide réputation de dessinateur de presse en Romandie. Il a mis son stylo au service de la satire principalement dans *Vigousse*, mais aussi dans *le Quotidien jurassien*, ou encore dans *la Torche 2.0*. *Tempête de fric* est un album qui présente un florilège de ses meilleurs dessins publiés entre 2014 et 2021. Que ce soit pour brocarder les travers de nos politiciens jurassiens ou valaisans — on pense par exemple à Pierre Kohler ou à Yannick Buttet —, ceux de nos voisins et néanmoins amis français ou encore pour prendre un peu de recul sur l'actualité internationale, la plume de Pigr est particulièrement aiguisée.

L'art de la caricature est au service d'un propos qui vise souvent juste, comme dans le cadre du débat entre Hillary Clinton et Donald Trump. Sans concession et avec une ironie habilement maniée, Pigr montre que



le niveau du débat est tombé bien bas en présentant les candidats à la présidence américaine en pleine querelle de bac à sable.

Parfois, on se place aussi dans un jeu plus subtil de références politiques et historiques. C'est notamment le cas dans le détournement de l'image des manifestations de Tian'anmen pour évoquer le rachat de Syngenta par une entreprise chinoise :

Cela donne évidemment une épaisseur au message du dessin. Il en va de même dans celui qui évoque l'arrivée de Tidjane Thiam au poste de directeur de Crédit suisse. Il s'agit d'un détournement ironique et satirique de l'affiche de l'U.D.C. qui mettait en scène l'expulsion d'un mouton noir par un mouton blanc en 2007.

De la satire, de la caricature, de l'esprit, de la finesse (pas toujours — parfois c'est lourd, mais c'est tout de même drôle!), des traits d'esprit, c'est bien une tempête de rires que nous réserve la lecture de *Tempête de fric!* (Valery Rion)

Éditions du Roc, Saint-Imier, 2020 (48 pages).





Igor Paratte, né le 5 juin 1980, grandit à Delémont dans le Jura. Diplômé de l'EPAC (école professionnelle d'Art contemporain) à Saxon, il dessine de manière hebdomadaire pour Vigousse et le Quotidien jurassien dès 2010. On le retrouve également ponctuellement dans divers autres médias tels que l'Info (Crans-Montana), l'Auditoire (Unil), Hespresse (H.E.S.), etc. En 2014 et 2017, ses carnets de voyage en Asie sont publiés dans le Quotidien jurassien. Il participe également, à ses débuts, à la création de la Torche 2.0 « Jura » et « Valais ».

